

Les Huttérites

I

Le village m'enserra dans sa paix chaude et imprévue. Il ne posséda ni magasin ni gare ni pompe à essence ni même de rues, encore moins d'enseignes; il s'éleva dans les champs de blé, parmi les vergers, les ruches, la couleur des avoines et le tenace parfum du trèfle d'odeur; il est dans la lumière et l'abondance comme un riche au milieu de ses biens. Mais ses gens ne font montre d'aucun luxe. Ils sont vêtus avec une simplicité extrême : les femmes, d'une jupe longue et d'une veste fleurie sur un corsage de lustrine noire; les hommes, de blouses bleues. Ceux qui sont mariés portent une courte barbe en collier pour se distinguer des jeunes gens de la colonie et, je tiens l'explication de l'un d'eux, par un souci naïf de ressembler au Christ. Endimanchés, je leur vis un maintien solennel et guindé; ils endossent alors des habits noirs munis d'agrafes et d'oeillets et non pas de boutons, considérés comme une invention frivole. Un feutre rond, sans pli, achève de leur donner un air quaker. Ils ne fument pas, méprisent la danse, la musique, les cartes et l'usage des alcools. Cependant, ils se saluent du nom de frères et mettent leur richesse en commun; la pure offense parmi eux est de garder quelque bien en sa possession personnelle. Tels me sont apparus les Huttérites.

Je ne connaissais ce groupe que par le très beau film *49th Parallel*, lorsque j'arrivai à Iberville, l'une des huit colonies huttérites essaimées le long de la rivière Assiniboine au Manitoba. Ici même on en avait tourné plusieurs séquences. Les Huttérites y sont représentés comme d'opiniâtres pacifistes. En fait, ils entrèrent au Canada en 1918 sous la condition expresse qu'ils ne seraient jamais appelés sous les armes. La générosité d'un Etat qui leur garantit une telle mesure de liberté n'a pas influé par la suite, comme on eût

pu l'espérer en temps de péril commun, sur leur attitude de non-violence. Le film prête d'ailleurs à ces nouveaux Canadiens d'origine allemande des sentiments de vive réprobation du nazisme. Mais il y a beaucoup plus. Par sa conception lumineuse, la vie des Huttérîtes est une vivante antithèse de l'hittérisme. C'est une riche évocation biblique, une utopie d'amour qui dure depuis trois cents ans.

Je venais par automobile d'Ely, petit village à faible distance de Winnipeg, sur le chemin de fer transcontinental. J'avais encore à l'oreille le bourdonnement des gares, les cris des vendeurs de journaux et la rumeur des nouvelles de guerre. Je n'étais pas prête à la sensation brusque qui me guettait au détour du chemin : cette sensation de pénétrer d'un coup, d'un seul pas, dans l'inconnu.

Il me semble, encore souvent, que j'ai peut-être rêvé cet endroit comme Hilton rêva son Shangri-La entre les monts du Tibet. Il n'y a pas, au village, de maisons riches et de maisons pauvres, mais des maisons toutes semblables. Elles se groupent autour d'un pré; au centre s'éleva un bâtiment à étage qui sert de salle commune. Sur la toiture, une pesante cloche de fer. Tout le village, je n'ai pas tardé à le constater, obéit à cette cloche, en mouvements dociles et grégaires. Il se lève à cinq heures et demie à son appel; il vient manger lorsqu'elle tinte de la façon convenue; enfin, il se retire à son commandement dès que l'ombre impalpable accourt des plaines rases du Manitoba.

Le village m'avait d'abord semblé singulièrement désert. C'est qu'il était plongé dans une très serene activité, dont je découvris bientôt des signes multiples. Ici, des femmes tricotaient, retirées dans les carrés d'ombre qui s'attachaient à leur seuil; plus loin, d'autres femmes peletaient des pommes de terre; un si grand baquet de pommes de terre qu'il me parut destiné à nourrir au moins toute la colonie. Je ne me trompais pas. Dans la chaleur du jour et dans la cuisine commune au rez-de-chaussée du bâtiment principal, les

femmes s'activaient à préparer le repas d'une centaine de personnes. Il y en avait d'autres qui triaient des fruits, assises modestement dans les plus amples de leur jupe, et d'autres encore, pieds nus, qui sarclaient les jeunes pousses du potager. Je pouvais difficilement déterminer leur âge. Comme elles étaient toutes habillées de la même façon, toutes coiffées d'un mouchoir d'indienne et comme, par surcroît, elles s'abîmaient toutes dans un silence étrange ou dans un chuchotement imperceptible, il me fallait bien les approcher de très près pour voir à leur visage que certaines étouffaient le rire de vingt ans et que d'autres montraient l'air taciturne du vieil âge.

Les hommes travaillaient aussi en équipe. J'en aperçus plusieurs, marteau en main, hissés en plein soleil, sur l'échafaudage d'une étable. Les garçons rentraient le foin, les fillettes gardaient les oies ou prenaient soin des bébés, cependant que les enfants de cinq ou six ans, réunis dans une garderie en plein air, écoutaient gravement les conseils d'une grand-maman. Je vis bien que personne ne flânait; mieux encore, que chacun se livrait à sa tâche avec une sorte de précision monastique qui décelait l'autorité d'un chef. Outre les travailleurs en équipe, des ouvriers spécialisés occupaient leur poste : le cordonnier était à son échoppe; l'apiculteur, à ses ruches; le berger, à ses moutons. Tout ce qui restait d'hommes et de femmes valides vaquait, soit à la buanderie, soit au verger; si bien que je n'ai d'abord trouvé personne avec qui causer et que j'ai eu l'impression d'être dans un couvent où il est bien inutile d'aborder qui que ce soit sans en avoir au préalable obtenu la permission.

Mais je fis bientôt la connaissance du chef, ou plutôt de l'un des chefs, car une colonie de cent personnes se donne, selon la tradition huttérîte, un maître de la ferme (*farm boss* ainsi qu'on le désigne dans la région), un gérant des affaires domestiques, un gérant menuier, un gérant de la bergerie et, enfin, un chef spirituel généralement élu par suffrage populaire et pour la vie.

Des yeux d'un bleu incroyable, des dents très blanches dans une épaisse barbe noire, une carrure puissante, la tranquillité d'un gentilhomme campagnard, le maître de la ferme se présenta, monté sur un superbe cheval bai. Ma demande, pourtant si naturelle, de visiter la colonie parut le plonger dans un certain mécontentement. Personne, m'apprit-il, ne se trouvait inoccupé pour l'instant et libre de m'accompagner. Je dus sourire à cette idée de gens libres (au fait, le sont-ils entièrement ?) se gouvernant selon les règles d'un cloître, car le chef me dit après coup :

— Mes gens sont tous au travail; mais qu'à cela ne tienne ! L'hospitalité aussi est un devoir. Je vous enverrai tantôt une jeune fille. Je vous enverrai Barbara quand elle aura fini de délayer sa pâte à pain.

Je cessai d'attendre Barbara et pénétrai dans le bâtiment principal. Un escalier me conduisit à l'étage; je me trouvais dans une grande salle meublée de bancs durs et d'une table où reposait la Bible. Ici se réunissent les frères huttérites pour entendre la voix de leur chef spirituel, pour chanter des hymnes graves qui remontent au temps de Luther et pour se confesser publiquement. Parfois, les plus coupables, accusés d'avoir retenu quelque bien en leur possession, se voient refuser l'accès du temple. Après un temps de pénitence, soit qu'ils s'amendent, soit qu'ils persévèrent dans leur mauvaise conduite, ils sont réinstallés dans le sein de la communauté ou rejetés définitivement. Une âpre sévérité alliée à une confiance presque naïve, un mélange de crainte, de répression et d'amour fraternel, une foi tout imprégnée de l'ardeur militante des persécutions religieuses qui sévirent au seizième siècle en Allemagne et en Bohême, telles furent, telles sont encore les caractéristiques les plus marquées de la secte huttérite.

Je descendis au rez-de-chaussée. Un grand souci d'ordre, de discipline, de propreté y dominait. Chassés, il y a plus de trois cents ans, de leur Tyrol natif, les Huttérites, de géné-

ration en génération, ont su conserver, par quels détours ? par quelles luttes ? les qualités qui entre toutes accusent leur ascendance allemande, et cependant détruire jusqu'aux racines leur héritage de violence.

Plusieurs pièces s'ouvraient sur un couloir rempli d'échos étouffés : la buanderie, où se détachaient dans d'épaisses nuées de vapeur les bras rougis et le visage suant des femmes, les réfectoires, la boulangerie, les glacières, la laiterie et la cuisine.

Sur le plancher dallé, sonnait le pas rapide des ménagères. Les unes brassaient des confitures dans d'immenses chaudrons; les autres venaient portant à plein bras des miches énormes; une dernière mettait le couvert pour une centaine de personnes.

A onze heures et demie exactement, tout fut prêt; la cloche sonna. J'entendis aussitôt un murmure docile, comme un bourdonnement de voix qui grandit rapidement et envahit bientôt la salle à manger. Les frères huttérites venaient se restaurer.

Les hommes s'attablèrent sur de longs bancs disposés d'un côté de la salle; les femmes, de l'autre; les enfants avaient déjà pris place dans un petit réfectoire isolé, frais et silencieux. L'aîné ou chef spirituel récita des prières, puis il n'y eut plus que le tintement des gobelets d'étain et le bruit mouillé des lèvres contre les cuillers. Tous mangeaient la même nourriture simple et sans apprêt : un potage de viande et de légumes, du lait crémeux, un pain odorant à croûte dorée, des fraises des champs.

Après le repas, chaque famille, séparée depuis l'aube par la répartition du labeur, se recomposa et se retira pour quelque temps dans sa propre maison. J'avais vu les frères huttérites vêtus avec la même simplicité, je les avais vus manger à la même table; j'étais curieuse de les voir à l'abri de toute surveillance mutuelle. J'entraï dans l'une et puis dans l'autre de leurs demeures, et je fus saisie d'une douce

émotion. Les maisons, blanches à l'extérieur, jaunes et bleu haridi à l'intérieur, ne recelaient aucune richesse. Mieux encore, elles ne comptaient ni garde-manger, ni cuisine. Les murs nus, sans gravures ni photographies, montraient leur peinture fraîche, seul luxe de ces logis déconcertants. Pour tout mobilier, un gros poêle de chauffage, des chaises droites, des lits. Ces lits profonds, très larges, étaient recouverts d'étrédons pansus faits de plumes d'oies, tels que j'en retrouvai plus tard chez les Tchèques et les Sudètes de Loon Lake, de Good Soil et de Bright Sand, en Saskatchewan, et qui semblaient être aussi précieux aux paysans venus d'Europe centrale que les couvre-lits de pièces à nos grand-mères du Québec.

Des chaises dures, des lits, de moelleux étrédons, du linge propre entassé dans les armoires : voilà donc toute la richesse individuelle des familles huttérites. Mais même ces humbles biens, les Huttérites ne les apportent pas avec eux quand, pour une raison ou une autre, ils décident de quitter la communauté.

Ainsi, je ne pouvais plus douter du miracle si dur à l'entendement de notre époque. Il me confrontait, me ravissait et, il faut bien l'avouer, m'accablait. Le renoncement absolu, en faveur du prochain et par amour de Dieu, je le découvrais chez une secte presque inconnue, dans l'éblouissement de la plaine.

Je causai plus tard avec le meunier d'une colonie voisine. C'était un homme avisé, fort habile dans les affaires et qui gérait avec compétence le moulin connu sous le nom de *Huron Hutterite Mutual Corporation Roller Mills on the Farm*. Depuis 1918, le moulin n'avait pas chômé, ou si peu qu'il n'importe d'en parler. En 1941, il moulait 33 837 minots de blé et produisait 6 853 barils de farine. Certains de ses produits jouissent d'un beau renom sur les marchés de Winnipeg : la *Cream of wheat*, la farine à crêpe et, surtout, la *Peerless Flour of Manitoba*. Non seulement le moulin suffit aux besoins de huit colonies huttérites de la vallée

de l'Assiniboine, mais peu de jours se passent sans qu'y vienne quelque fermier anglais ou canadien-français des environs, monté à l'avant de sa charrette. La population de tout le voisinage trouve avantage à faire moudre le grain selon un tarif de cent livres de farine contre trois minots de blé. Ainsi, lorsque le blé se vend cinquante cents le minot, cent livres de farine ne coûtent qu'un dollar et soixante-cinq cents. Les bienfaits de la coopérative huttérite se répandent donc à l'extérieur de la colonie.

Le meunier avait beaucoup voyagé dans l'intérêt des siens. Son éducation scolaire ne dépassait pas la huitième année du programme d'études prescrit par le ministère de l'Instruction publique du Manitoba — les Huttérites se plient volontiers à l'Instruction obligatoire, mais quittent l'école vers l'âge de quatorze ans. Il était cependant studieux, observateur et extrêmement habile à assimiler les bribes de savoir qui s'offraient partout à lui. Débrouillard, intègre, d'un abord aimable, il s'était fait des amis à des milles à la ronde. Il eût pu, selon les standards de notre époque, se tailler une place avantageuse en dehors de la colonie. Il eût sans doute pu amasser beaucoup d'argent. Sa communauté, en tout cas, lui était redevable d'une bonne part de sa prospérité.

Je lui en fis la remarque.

Ses yeux ronds, bleus et candides, me firent reproche.

— J'ai quitté la colonie, m'avoua-t-il, il y a quelques années. J'ai gagné beaucoup d'argent. J'ai eu une automobile, des meubles, tout ce qui me paraissait avoir du prix...

— Et puis ?

— Et puis, je suis revenu ici...

— Mais pourquoi ?

— Pourquoi !

Ses prunelles se voilèrent un instant. Il parut sourire à une résolution déjà lointaine et qui avait mis son âme pour toujours à l'abri. Pour toute réponse il m'interrogea à brûle-pourpoint :

— Vous-même, ne quitteriez-vous pas tout ce que vous possédez afin de trouver la paix ?
J'étais indécise encore qu'il avait déjà poussé un levier et, poudré de farine, souriait, à l'aise, dans la trépidation qui nous secourait tous deux.

II

La parole d'un seul homme peut avoir de graves conséquences sur le destin d'un peuple. Les Huttérites, aujourd'hui fiers, isolés, vivraient sans doute comme les fermiers de l'Ouest, chacun avec son cheptel, ses bonnes récoltes ou ses années de secours de l'Etat, s'il ne s'était trouvé durant les années de formation de la secte un prophète à la voix ardente.

C'était au printemps de 1528. Les Huttérites, secte d'anabaptistes nommée d'après le précheur itinérant Jakob Hutter, se voyaient classés de la principauté de Nikolsburg où ils avaient trouvé refuge après leur expulsion du Tyrol. Ils erraient, certaine nuit, en quête d'un abri. Vers l'aube, ils arrivèrent sur l'emplacement d'un village abandonné, tremblés, affaiblis par l'exil, rongés de doute. Et là, raconte l'ancien chroniqueur, l'un des Huttérites étendit son manteau sur le sol et enjoignit ses compagnons d'y déposer leurs menus biens afin que leur recommencement fût marqué du signe de l'absolue charité. Le manteau se couvrit de tout l'or, alliances, petits bijoux, montres, chaînes et piécettes que possédaient les expatrés.

Capable de saisir l'avantage de la vague mystique qui animait les siens, Jakob Wideman, le nouveau chef, ne s'arrêta pas à cette première victoire; il proposa la mise en commun de toutes les énergies et la répartition du labeur selon les aptitudes particulières de chacun des siens. Sans doute possédait-il des dons peu communs de commandement aussi bien qu'une grande habileté à tabler sur les sentiments collec-

tifs; l'historien ajoute simplement que, sur les hauteurs désolées de la Moravie, là où ne s'étaient fixés définitivement ni Bohèmes, ni Slaves, un village huttérite s'éleva bientôt, prospère et heureux. Ainsi fut fondée la première Bruderhof ou maison commune des frères huttérites.

L'aventure était scellée. Les Huttérites ne touchaient point au terme de leurs pérégrinations, ils devaient encore immigrer, certains en Russie, d'autres aux Etats-Unis, et plusieurs au Canada; mais ils avaient trouvé leur voie. Ils devaient procéder à leur arrivée au Manitoba, en 1918, selon les principes établis en Moravie, sauf qu'un premier groupe entra dans notre pays avec la somme collective de 4 700 dollars et y acheta tout de suite des terres jusqu'à 52 dollars l'acre.

Huit colonies occupent aujourd'hui dans la seule municipalité de Cartier, à l'ouest de Winnipeg, 28 460 acres de cette pesante terre gumbo, la plus belle terre à blé qui soit au Manitoba. Ce qui représente, chaque colonie comprenant environ cent âmes, une moyenne de trente-cinq acres par personne. On conçoit que les Huttérites, divisés en quatorze groupes, au nombre de 1 637 (1) âmes au Manitoba, et en seize groupes, au nombre de 1 724 âmes en Alberta, possèdent en commun un immense terrain cultivable.

Les gens qui vivent en communauté ne sont pas toujours dépourvus d'initiative. Le motif du gain personnel manque peut-être chez eux, mais pas nécessairement le désir du progrès. Je n'ai point vu chez les Huttérites de trafiquant crapuleux (encore qu'il puisse y en avoir), je n'ai point vu d'ambitions démesurées, mais j'ai vu des hommes, tels Joe Walman, ce Joe Walman qui me fit une si vive impression au départ, tel le meunier, tel même Andrew Gross, ce chef légèrement autocrate et dédaigneux, j'ai vu des hommes qui menaient à bien et de façon fort ingénieuse les affaires temporelles de leur peuple.

Aussi la richesse collective des Huttérites, en bétail et bâ-

(1) Ces chiffres et tous ceux de ce texte sont de 1942.

timents plutôt qu'en espèces, est-elle considérable. Chaque colonie est équipée pour l'élevage de huit cents à mille porcs, d'environ douze cents oies et de soixante à soixante-dix vaches par année. Plusieurs hameaux s'adonnent en plus à l'apiculture et cultivent fruits et légumes. Tant et si bien, qu'en raison de leur stricte économie, de leur étroite solidarité et de leur remarquable industrie, les Huttérités parviennent à un degré de mérite agricole presque unique au Canada.

Un peuple a cent visages et il est donné à l'un ou l'autre des individus qui le composent d'en révéler des aspects différents, parfois contradictoires. Si Joe Walman devait m'exprimer le mysticisme, la haute et belle fierté des Huttérités, si Andrew Gross m'en démontra la morgue, si le meunier (ce meunier, comme il a planté son regard tranquille dans mon souvenir), si le meunier rendit claire à mes yeux la probité morale des siens, Barbara, la jeune fille affaiblie d'une jupon de vieille, m'en traduisit le grain pur et délicat. Barbara, c'était le printemps de son peuple.

Elle était douée d'une ignorance heureuse, son ingénuité lui enlevant toute gêne et la faisant resplendir d'un calme prenant.

Elle n'était jamais sortie de la colonie, elle n'avait jamais fait le voyage à Winnipeg, pourtant si peu éloigné, elle tenait tout son savoir des dires de sa grand-mère et de la petite école rurale bâtie par l'Etat dans l'enceinte de la communauté, elle ne comptait d'autres compagnes que les petites filles huttérités de son âge et cependant elle traitait les étrangers, dont moi-même, d'un peu haut et avec une assurance absolue.

Pourtant elle me dit, inquiète peut-être :

— Il ne faudrait pas dire de mal de nous dans VOTRE journal.

— Et si j'en trouvais, lui dis-je, ne faudrait-il pas en parler ? N'aimés-tu pas la vérité ?

Elle me regarda avec étonnement.

— Il ne faudrait pas le dire quand même, répliqua-t-elle.

Tout le monde sait bien qu'il y a partout le bon grain et l'ivraie.

Et elle me cita tout un passage de la Bible, les yeux levés sur les avoines droites.

Elle était ravissante avec ses prunelles claires, son corsage légèrement gonflé et un petit visage qui aurait bien voulu rire mais ne l'osait pas.

— Tu es donc bien sûre, lui demandai-je, d'être dans la vérité ? Il y a des gens qui ont parcouru le monde, qui ont lu des montagnes de livres, et qui ne sont pas encore assurés de l'avoir en partage.

Elle arracha une tige d'un coup sec et agacé. Elle dit vivement :

— Ce sont des fous. Moi, je vois la vérité.

J'avais l'impression d'entendre sainte Jeanne répondre au Grand Inquisiteur.

Cependant, il arriva, chose qui m'inclina beaucoup à la réflexion, que Barbara s'attachait surtout à me faire voir l'outillage mécanisé de la colonie. Elle m'entraîna dans les hangars, m'expliqua la conduite des engins les plus modernes, prit un plaisir naïf à me faire admirer les tracteurs tout neufs, les puissants camions; dans les porcheries, elle m'indiqua les appareils d'alimentation et, dans les fenils, les ingénieuses poules de fourrage. Ses pieds nus battaient le crottin, l'herbe sèche, la paille rugueuse.

— Nous avons tout ce qu'il y a de plus moderne, déclara-t-elle avec aplomb.

Et c'était vrai en ce qui touchait la machinerie agricole. Peu de fermiers canadiens ont mécanisé l'agriculture à l'égal des Huttérités. Sur ce plan de comparaison, il m'eût été futile, à coup sûr, de leur opposer le colon d'Abithi, et même le cultivateur le mieux équipé du Québec. L'évaluation des machines agricoles de la seule colonie d'Iberville se chiffrait à 65 000 dollars. Et cela pour cent personnes !

Plus tard, et je ne sus par quelle finesse elle en arriva à lire mes pensées, Barbara me dit :

— Il est faux d'affirmer que nous n'avons pas le moindre cent à dépenser pour des choses personnelles. Je vais vous dire, moi : les enfants reçoivent trois cents par mois et nous, les grandes personnes, nous avons droit à vingt cents.

Je tenais beaucoup à savoir ce que Barbara pouvait bien s'acheter avec ses vingt cents.

— Du fil, tiens ! dit-elle. Il en faut bien pour raccommoder. Mais l'être le plus sage n'est pas tout sérieux. Je m'aperçus que la jeune fille lorgnait mon Kodak.

— Tu veux que je prenne ta photo ?

C'était contre les règlements de la communauté, mais elle fit oui très vite de la tête et murmura, la voix sourde :

— Vous me l'enverrez. Donnez votre carnet que j'y mette mon adresse. Il faut me l'envoyer à moi, Miss Barbara Gross, vous entendez. Autrement, je pourrais bien ne pas la recevoir. Je n'en suis pas sûre, mais je crois bien qu'elle ne s'était jamais vue dans une glace.

Je fis la connaissance de Walman au moment où j'allais quitter la colonie pour reprendre le train. Je regrettais de ne pas l'avoir connu plus tôt ; il était l'hospitalité courtoise, la tendresse mystique, l'élan généreux du clan hutitérite. Il était la vérité profonde, souvent inarticulée, de ce peuple qui n'a ni musiciens, ni poètes, ni historiens, mais qui trouve parfois pour s'exprimer la plus miraculeuse des voix.

— Je crains bien, me dit-il, que vous n'ayez pas reçu des miens un accueil chaleureux.

Je l'assurai du contraire, mais il hochait la tête doucement.

— Non, restez encore, fit-il, restez une semaine, deux semaines, un mois, tout le temps que vous voudrez et si, plus tard...

Son regard brillait d'une beauté frappante dans la demi-obscurité.

— ...et si, plus tard, vous aimez notre vie, vous pourrez devenir l'une des nôtres.

Et il me raconta :

— Un jour, un passant s'est arrêté comme vous... et il est resté... C'était un écrivain : Eberhard Arnold. Peut-être en avez-vous entendu parler ?

Soudain, j'eus l'impression d'une âme si assurée de sa voie, si chaudement établie dans sa vérité qu'elle ne cherchait plus qu'à se répandre comme une onde pour étancher la soif d'infini des êtres. Une espèce de nostalgie s'empara de moi. Je levai les yeux et, sous les derniers rayons du soleil, j'aperçus le touchant assemblage du hameau. Ici, c'était vrai, je n'avais vu ni haine, ni mortel dégoût, ni affreuse lutte pour la survivance.

Des petites rivalités, bien sûr, il en existait, et même de mesquines intentions dans le refoulement des coeurs. Certains chefs, il eût été futile d'en douter, s'accordaient des privilèges incompatibles avec la nature de leur vie. Mais, en définitive, je voyais une société organisée de façon à assurer le travail et le vivre quotidien ; une société qui prenait soin, sans le secours de l'Etat, de ses infirmes, de ses impotents, de ses vieillards et de ses frères malheureux. J'étais dans un coin de terre où n'avait jamais sévi la honte de nos temps, le chômage et l'aide de l'Etat accordée comme une aumône. Et je voyais bien que le progrès matériel, au lieu d'y créer l'inégalité et la division, y apportait une juste mesure de confort également distribuée.

J'hésitai peut-être un instant. J'avoue que le bruit lointain des sonnailles, l'ondulation brusque qui saisissait parfois les seigles et les avoines, tout le mouvement sourd de la terre, toute la couleur atténuée du ciel ajoutaient à mon indécision. Mais je tournai le dos au mirage.

— Adieu, me dit simplement Joe Walman, le berger.

Il me tendait la main comme un enfant déçu.

Mes pensées, malgré tout l'attrait qu'exerçait sur moi cette halte d'une paix comme je n'en avais encore connu nulle part, s'en détachaient pourtant, sollicitée que j'étais par d'autres appels, par une curiosité accrue. Ainsi, ces autres

groupes ethniques : C arnada, les Mennonites, les Doukto-
hors, les Ukrainiens. Non, ce petit groupe de Juifs agricul-
teurs du nord de Saskatchewan dont je venais d'apprendre
l'existence, comment étaient-ils, comment vivaient-ils, qu'a-
vais-je à apprendre d'eux ? Voici que je n'étais plus que hâte
de connaître d'avance.

Du reste, il me vint à l'esprit que cette paix d'ici, qui
m'avait tellement fi et vive pendant un moment, était peut-
être plus menacée qu'elle n'était par l'isolement. Qu'en serait-il
d'elle lorsque les frères huttérites tôt ou tard entreraient en
contact brutal avec notre époque ? Leur isolement n'était-il
pas au fond la faiblesse de ces êtres exceptionnels ? Sauront-
ils seulement, quand ils prendront vraiment part à la vie
canadienne, un jour ou l'autre, ne pas perdre pour autant
quelque chose en ce qui répond aux plus hautes aspirations
de l'homme ?

Je marchais vers la masse, visible de loin, des silos à céréa-
les du village d'Ely, ^{repères} à la mesure de la plaine sans fin.
J'entendis soudain derrière moi à pas légers qui soule-
vaient un peu de terre. Surtout, Je me retournai. Barbara était
là, dans les blés. Sa poitrine haletait de l'effort soutenu
pour me rattraper. Elle sa jupe de vieille ou peut-être à
cause de ce costume. Peu de son âge, Barbara me parut
l'image même de la jeunesse dans toute sa vulnérabilité.

Elle me cria d'un petit air de distance :

— Je voulais voir dire : quand vous enverrez la photo,
mettez donc aussi il vous plait, des livres sur le Canada.
Même sur le Québec. Beaucoup de livres.

— Tu penses donc maintenant qu'il y a profit à apprendre
comment d'autres vivent ?

Elle fronça les sourcils, Et rapa le sol de son pied nu.

— Je t'enverrai des livres, sois tranquille. Mais ne va pas
croire non plus tout ce qu'ils disent.

Je continuai mon chemin, rassurée du moins sur la curiosi-
té des jeunes Huttérites qui les mènera sûrement hors de
leur isolement. Mais même temps une crainte m'assailait :

— Dieu veuille que, se rapprochant de nous, ce ne soit pas
eux, les perdants !

Les Mennonites

Je vis mourir un jour une vieille femme mennonite à l'hôpital, dans une salle commune. Elle était atteinte d'urémie et souffrait horriblement. Mais ce que je démétais à travers ses plaintes, qui ne s'élevaient pas très haut, ce n'était pas l'angoisse ni le regret de perdre la vie, mais une grande honte qu'elle, la pauvre, fut couchée dans un lit blanc, bien propre, à ne rien faire, pendant qu'il devait y avoir tant d'ouvrage, là-bas, sur la petite ferme, qui ne se faisait pas.

Elle tentait de grands efforts pour se soulever. Épuisée, elle se retournait contre le mur et disait d'une voix peinée :

— Mon homme doit être obligé d'aller traire les vaches. Il doit en être fâché.

— C'est bien son tour, disait la garde.

— Pensez-vous ! répondait la malade. C'est un ouvrage de femme.

Et jusque dans ses derniers moments de lucidité, jusque dans son délire, elle suppliait qu'on lui apportât ses vieux souliers de travail, son mouchoir de peine et qu'on la laissât aller traire ses vaches.

Avec la vieille Martha est morte sans doute un peu de la grande misère des femmes mennonites. Mais pas entièrement. Il reste encore trop de vieilles et jeunes Martha qui, jusqu'au bout, jusqu'à la fin, jusqu'en Paradis, il me semble, portent leur pauvre désarroi et leur crainte d'avoir oublié quelque corvée terrestre.

Ainsi que les Hutterites et les Doukhobors, les Mennonites vinrent d'abord au Canada pour sauvegarder un idéal religieux. Ils forment le troisième et le dernier des groupes de mystiques. Avec les Hutterites, ils ont tant de points de ressemblance qu'on a souvent confondu les deux peuples. Comme eux ils sont des anabaptistes et se ressentent des enseignements du réformateur suisse Zwingli; comme eux ils se vêtent simplement; comme eux ils restent des pacifistes et comme

eux ils conservent le goût du renoncement. Mais moins ascétiques, moins sévères, moins portés aux extrêmes, ils aiment et pratiquent davantage les vertus sociales.

Ces paysans mennonites que l'on trouve surtout au Manitoba oba et en Saskatchewan, en groupes casaniers, attachés à la terre, firent cependant de grands voyageurs et s'en ressentent. Ni complètement allemands, ni complètement russes, ils se réclament un peu de tous les pays qui les virent passer à la recherche de la liberté. Des Pays-Bas, où ils vécurent longtemps et où ils connurent les enseignements de Menno Simons, ils ont gardé une politesse un peu compassée; dans leur maison, de vieux bahuts patiemment sculptés à la main, des horloges au timbre cassé et fluet; et, de la cuisine à l'étable, de petites cours carrelées qu'ils lavent à grande eau et froissent avec une propreté toute hollandaise. De l'Allemagne, ils ont une précision dans le détail et la langue du Sud lorsqu'ils n'ont pas adopté le russe. Enfin, des steppes du Dnieper, ils ont le samovar, relégué il est vrai au grenier, le bortsch et une certaine chaleur, un certain fatalisme aussi qui les humanise. Bien à eux, le souvenir du prêtre hollandais Menno Simons qui se rangea à leur avis dans les discussions religieuses du seizième siècle et dont ils prirent plus tard le nom.

Bien à eux, surtout, une patiente, une infatigable endurance.

Moins aidés que les Doukhobors, moins riches à coup sûr que les économes Hutterites, c'est par de petits moyens, des sous comptés un à un, à très petites étapes, qu'ils arrivèrent au modeste succès matériel qu'on leur reconnaît aujourd'hui au Canada.

Lorsque j'étais enfant, ma mère pour me récompenser me reconvoit à une promenade qui toujours faisait mes délices. Nous partions de bon matin avec notre goûter et gagnions à travers les cours d'usine, les rues les moins élégantes de Winnipeg, un vieux petit quai branlant, aussi fou que moi de voyage, car il paraissait toujours prêt à partir à la dérive;

de là nous prenions un petit bateau qui, une fois ou deux par semaine, remontait la rivière Rouge jusqu'aux environs de Selkirk.

C'était presque tout de suite, au sortir de la ville, une belle campagne placide et qui ouvrait un large horizon. Des maisons blanches à la chaux, très petites mais propres et avenantes, apparaissaient le long de la rivière. Nous voyions des femmes, coiffées de mouchoirs d'indienne, travailler aux champs. Nous en voyions qui, soulevant de grosses gerbes au bout des fourches, édifiaient des veillottes en un rien de temps. Nous passions près de la berge — la rivière n'étant pas très large — et nous entendions grincer les roues des charrettes à foin, crer la poule des puits et nous voyions parfois un visage de femme se lever un instant. La Mennonite regardait passer le bateau de plaisance sans étonnement, sans joie, sans curiosité, sans comprendre peut-être. Elle essayait un peu de sueur du coin de son tablier, puis se remettait au travail.

Elle était à toutes les besognes, cette femme-là. Elle semait le grain à poignée, au printemps. Elle sarclait et arrosait le jardin, l'été. À l'automne, elle récoltait les pommes de terre. Elle était si souvent penchée sur la terre brune que rarement la voyait-on se redresser tout à fait.

Elle allait quelquefois à la ville, à pied, par un chemin poussiéreux, avec de gros paniers de légumes aux bras. Elle en revenait, la main serrée sous son châle et ne la desserrait, au retour, que pour laisser tomber dans celle du maître jusqu'au dernier sou de ses recettes.

Elle élevait une famille nombreuse. Elle portait son enfant pendant les semences, pendant les labours, à la fenaison, dans les lourdes chaleurs des récoltes; souvent elle lui donnait le jour aux champs entre deux besognes pressantes. Elle n'avait qu'une joie, celle de voir jouer sa petite fille blonde et de se dire : "Celle-là aura moins de peine que moi."

C'était la femme de la première colonie mennonite au Canada; le village n'a pas tellement grandi depuis ces temps-

là. Les Mennonites y vivent toujours tranquillement, petites gens industriels, ni très liants, ni riches, ni absolument pauvres, des gens simples dont on ne parle pas beaucoup. Mais leurs maisons blanches, leurs cours de ferme raiissées, leurs bâtiments passés à la chaux, composent, aux environs de Winnipeg, ce que cette ville, assise dans la plaine, peu favorisée dans ses abords, a de plus charmant et de plus pittoresque.

Les derniers Mennonites qui immigrèrent au Canada entre 1923 et 1927 — trois mille arrivèrent au pays dans la seule année de 1923 — venaient presque tous de la Russie. Ils sont établis dans l'arrondissement de Rosthern, gros bourg de la Saskatchewan. Au village même, ils habitent de gracieuses maisons enfoncées dans les sapins et les fleurs; ils forment un noyau culturel et religieux dont la dévotion se répand dans tout le pays mennonite. Rosthern serait un peu, si l'on veut, comme le foyer de la survivance mennonite. Les nouveaux arrivés y ont leur temple, blanc et sévère, leurs assemblées et, surtout, une agence très active de colonisation mennonite, fondée par le Révérend David Toews, grand ami de son peuple. Je n'ai pas eu l'honneur de rencontrer le Révérend David Toews. Mais de partout j'ai entendu des louanges à son égard. Nul pasteur mennonite n'a travaillé aussi efficacement que lui sans doute au progrès matériel et spirituel des siens. On sait qu'il s'employa énergiquement à l'immigration de plusieurs milliers de réfugiés de la Russie au Canada. On sait qu'il obtint à cette fin, et sur sa seule parole d'honnête homme, des prêts importants des sociétés de chemin de fer canadiennes. Tout à l'honneur des nouveaux immigrés, tout à l'honneur de celui qui leur avait fait confiance, il faut bien le dire, cette dette fut promptement acquittée. Dès leurs premières récoltes, dès leur arrivée pour ainsi dire, les Mennonites de Russie commencèrent à rembourser leurs créanciers, comme de petites gens qui, avant tout, ne peuvent souffrir les dettes. Et pourtant ils durent s'engager lourde-

ment, eux qui entrèrent au pays sans le sou !

Certains pionniers mennonites, établis depuis une vingtaine d'années dans cette région de Rosthern, s'étaient laissé tenter par l'inconnu et, désireux de s'en aller au Mexique, vendirent leurs terres à bas prix. Ce furent les nouveaux immigrés qui les achetèrent, aidés, conseillés par leur bureau de colonisation. Des Mennonites partaient, d'autres arrivaient; on aurait pu croire que rien n'était changé.

Durant mon séjour à Rosthern où je pris pension dans un hôtel tenu par un couple du Québec — les nôtres se retrouvent aux endroits les plus imprévus dans l'Ouest —, j'eus le loisir de faire connaissance avec un grand nombre de ces nouveaux immigrés mennonites. Plusieurs étaient lettrés, d'un beau savoir et d'une haute culture. Certains s'étaient lancés dans les affaires et y réussissaient fort bien; mais c'était le petit nombre. Lorsqu'ils s'instruisent, les Mennonites, portés avant tout aux choses éternelles, se livrent plutôt à l'enseignement, au professorat et même à l'évangélisation. Leurs missionnaires sont partout dans le monde, jusqu'en Chine. Cependant, ils restent surtout gens de la terre. Et les nouveaux venus vivent aux environs de Rosthern, à Hague surtout, dans de petits villages peut-être moins jolis que ceux de la rivière Rouge, mais beaucoup plus mécanisés.

Il n'est pas toujours aussi facile qu'autrefois de préciser vite, au détour du chemin : "Voici une ferme doukhobor", ou bien : "Voici une ferme mennonite." Certes, on ne se méprend jamais sur l'intérieur de la maison. Il y a, là, une certaine méfiance; ici, une hospitalité qui ne trompe pas. Mais, de loin, la ferme de l'Ouest n'a rien de singulier. La silhouette qu'on y aperçoit montée sur le siège du tracteur peut être aussi bien celle d'un immigrant pauvre que d'un prospère fermier écossais. La machine n'est plus le signe de la richesse et du progrès. Elle est une nécessité. On l'achète quelquefois avant les vêtements, avant le superflu de la table assurément.

J'ai passé une heure ou deux chez un fermier mennonite qui était occupé à réparer ses machines agricoles. Il possédait l'outillage moderne le plus complet : deux charnues, un extirpateur, un pulvérisateur, une herse, un tracteur, une moissonneuse-hélice. Et j'en passe ! Il n'employait presque plus de chevaux pour aucun travail de la ferme. Il prétendait, comme bien des fermiers de l'Ouest, que l'emploi des machines agricoles coûte moins cher que l'utilisation des chevaux. Il parlait même d'acheter une faucheuse-moissonneuse-batteuse pour diminuer un tant soit peu le coût de la production. Il en parlait comme on aurait parlé à l'époque, en Abitibi, de s'acheter une faucille.

Il n'en nageait pas moins plus souvent dans les embarras pécuniaires que dans l'argent. Mais il était dans le courant, dans la voie de l'Ouest. Cependant, sous cette adhésion au système qui l'entraînait, je distinguais encore chez lui l'irrésolution d'un homme habitué à de petits calculs, à de petits risques, habitué à compter les cents et qui s'effarait devant l'effroyable perspective de l'exploitation agricole laissée à l'initiative privée.

Les plus beaux succès mennonites ne sont pas toujours ceux qui correspondent à notre idée du progrès. Ils sont loin, ces gens précautionneux, d'avoir tous mécanisé l'agriculture à l'exemple du fermier que je viens de citer. Ils voient plutôt en petit et plutôt au jour le jour, selon le caractère d'un peuple qui a mis sa confiance dans la Providence. Ranges, peu dépendants, peu exigeants, ils vivent encore, beaucoup d'entre eux, comme au temps de leur première installation au Manitoba. Ils forment encore un peuple de petites gens qui subsistent comme ils peuvent, un peuple qui gratte la terre, tient compte des cents, paie ses dettes et ne réussit pas à mettre grand-chose de côté pour les mauvais jours. Ce qui explique que, selon les standards de l'Ouest, ils sont jugés misérables et souvent arrêtés.

Et pourtant, ils n'ont rien perdu de la patiente ingéniosité qui faisait dire aux premiers agents colonisateurs qu'ils é-

taient la crème des immigrants. J'avais entendu parler d'un certain Mennonite exemplaire. Sa terre était si appauvrie qu'elle ne convenait plus à la culture; petit à petit, patiemment, en commençant par l'achat de trois ou quatre brebis, il en était arrivé à transformer sa ferme en ranch de moutons. Il n'avait pas de *creek*, pas de mare, pas de boublier sur son quart de section, rien qu'un puits profond; et chacun avait prédit à cet homme, dès le début de son entreprise, qu'il échouerait comme d'autres, à cause de la difficulté de l'approvisionnement en eau. Je passai en fin de juillet chez ce Mennonite qui habite non loin de Saskatoon. Et, de la route nationale, je vis comment il avait résolu le problème, d'une façon simple et ingénieuse. Au-dessus du puits, il avait construit une grande roue de bois, creuse à l'intérieur, de sorte qu'un chien pouvait s'y glisser. Le colley courait dans la roue qui tirait l'eau; l'eau se déversait dans un conduit qui aboutissait au corral. Rien que ça; il s'agissait d'y penser.

Au village de New Anlage, à quelque vingt milles de Rosethern, je suis tombée comme par hasard, comme par chance, sur un groupe de pionniers mennonites, fidèles à leurs anciennes traditions. Les Mennonites n'essayeraient jamais de vivre en communauté comme les Hutterites, mais ils bâtirent souvent leurs maisons de ferme en groupes serrés, autour d'un pâturage commun plutôt que sur leur concession. De sorte qu'ils habitent quelquefois à quatre ou cinq milles de leurs champs. Mais la vie au village se prête aux petites réunions chez ces gens qui ne voient guère qu'entre eux; elle offre aux femmes qui besognent toujours l'occasion d'échanger les nouvelles par-dessus les clôtures; pour tout dire, elle défie l'ennui, elle défie l'implacable isolement de la plaine auquel les Mennonites ne se sont jamais totalement habitués.

A ce village de New Anlage, les femmes fabriquent de tout; et ce n'est pas un village pauvre; il est plutôt dans l'aisance. Mais comment cesseraient-elles de travailler, ces femmes qui n'ont jamais appris à se distraire ? Autrefois, pour recouvrir les poutres équarries de leur maison, elles mêlaient du fumier,

du sable et de la boue qu'elles tassaient de leurs pieds nus. Les maisons de bois, souvent élégantes, ne demandent plus cette corvée. Mais les femmes n'ont pas cessé d'en sortir dès l'aube, les chevaux cachés sous un bout d'indienne colorée, et de courir au travail. Elles ont, derrière leur logis, des petites cabanes d'été où elles s'enferment pour les gros travaux du ménage : la lessive, la cuisson du pain, le repassage. La maison, c'est pour le repos, pour la détente; le maître en entrant n'y trouve qu'un calme frais et une ménagère qui a eu le temps de poser la soupe sur la table.

Là, à New Anlage, les Mennonites fabriquent encore le charbon de terre, tout comme en Ecosse, ou plutôt un mélange combustible de tourbe et de fumer pétris, coupé en morceaux et mis à sécher au soleil. Cela ne coûte rien et donne quand même une certaine chaleur. Brillant à petit feu dans de grands fourneaux enfoncés dans le mur et recouverts de briques, cela parvient à peu près à réchauffer la maison.

Cette maison, la plus humble peut-être de la plaine, est encore celle où le passant reçoit la plus chaude hospitalité. Vous ne faites qu'y entrer, et déjà la catetière est sur le poêle et la Mennonite russe, cette femme souvent osseuse, les pommettes en relief, le visage triste avec des yeux qui brûlent au fond de leurs orbites, cette femme qui ne sort de sa soumission que pour traduire l'hospitalité, économe et silencieuse en tout, active le feu, ouvrir le dressoir et choisir sa plus jolie fatence; elle prend dans la huche un pain frais, court à la laiterie et prend en passant, au fond du seau qui pend dans le puits, du beurre bien frais; elle beurre le pain, remplit les tasses et, toujours grave, toujours soucieuse de vous plaire, se tient derrière vous, droite, son ombre faisant une tache effacée sur le mur blanc, et demande à tout propos :

— Encore un peu de café ? Encore un peu de pain ? Encore du beurre ? Des confitures ?

Et quand vous avez bien mangé de ces fruits sauvages qu'elle a cueillis dans les bois et faits en gelée ou en confitu-

res, de ce pain croustillant qu'elle a longuement pétri, de ce beurre qu'elle a moulé de ses mains fatiguées, quand vous avez bu de ce café qui est cher et rare et que l'on conserve pour les jours de fête, quand vous en avez pris une deuxième, une troisième fois, quand vous avez sans sourcilier redemandé de la crème, du sucre, douceurs dont elle se prive elle-même à l'ordinaire, alors seulement elle a parfois, comme pour vous remercier, un si lent sourire qu'il vous étreint le cœur.

Un peuple qui n'a pas livré d'orangeuses batailles pour garder sa foi et sa langue, mais qui, tranquillement, d'une façon douce et têtue, en arrive à suivre sa volonté. Un peuple sans éclat, qui a ses souffrances cachées, si humbles qu'on ne les mentionne guère, un peuple qui n'est pas gai ni cependant malheureux, un peuple content d'être chez nous, que dis-je, chez lui, un peuple qui dure surtout par le courage de ses femmes, un peuple à qui bien des vieilles Martha en mourant ont dû léguer leur tenace souci d'être toujours à la peine, à la besogne, au devoir.

soie. Et je sus que je n'avais pas besoin de m'aventurer plus loin. Etais-je allée vers le passé ou l'avenir des Juifs ? Je ne pouvais dire, mais je savais que quelque part je les avais rencontrés sur la route de leur essentielle dignité.

Je revins lentement, car je me sentais fatiguée maintenant, vers la maison de Rébecca. De loin l'arôme du café me réconforta. Sur la table, j'aperçus une jatte de lait bien frais, du pain, du fromage de ferme et même, comme j'avais annoncé que je partirais tôt, des pâtés au poisson et du *lockstien* roulés dans un paquet et que je devais apporter. Mais ce qui m'étonna le plus, ce fut de voir Rébecca. Elle avait eu le temps de se friser, de se bichonner, de se passer une jolie robe. Ainsi parée, elle se planta sur le seuil et dit :

— A l'heure qu'il est, je ne suis pas en guenilles; vous pouvez prendre une photo et nous faire une petite réclame, hein. On sait jamais...

Mais comme, avant de partir, je voulais la dédommager en argent pour sa peine, elle se prit à rire et à rire. Elle appela Moïse. Elle appela Sammie, oubliant qu'il était parti. Elle appela tout le monde. Elle se tapait dans les mains et se disait : "Ça, c'est le plus drôle qui nous est arrivé depuis longtemps !" Et Mo, plié en deux, pouffait.

Tout d'un coup, cependant, ils s'arrêtèrent ensemble de rire pour se montrer fâchés tous deux.

— Encore une offre pareille, encore un mot seulement comme je viens d'en entendre, et je vous mets à la porte ! menaça Rébecca.

J'étais déjà pour ainsi dire à la porte.

Aussi, après un moment de réflexion, Mo et Rébecca repartirent à rire de bon coeur. Et moi avec eux cette fois.

Les Sudètes de Good Soil

I

Elizabetha Haeckl sourit lorsque je posai ma valise sur le seuil de sa cabane et demandai :

— Pourriez-vous me faire une petite place ? J'aimerais bien rester chez vous quelques jours.

La maison était exigüe. Elizabetha se tenait contre la porte, un peu derrière son mari.

J'entendais le bruit de la voiture qui n'avait conduite à cette ferme éloignée décroître, se perdre au loin dans le chemin raboteux. Le ciel était bas, chargé de nuages. Et je me disais : "Si Elizabetha ne veut pas me garder, je vais être embêtée. A quarante milles de l'hôtel le plus proche !"

Je ne donnais plus très cher à cette minute pour le projet qui m'avait séduite la veille : arriver seule, en passant, à une ferme sudète, n'importe laquelle, et demander l'hospitalité. Car je professais alors que pour bien connaître les gens il fallait être à leur merci.

Elizabetha Haeckl, en tablier de ménage, les mains gardant la trace de la pâte, souriait encore, mais son sourire avait l'air de demander une explication. Enfin, elle parut comprendre.

Elle s'effaça un peu pour me laisser passer et, soudain, ses lèvres s'entrouvrirent joliment et elle prononça deux mots anglais qu'elle avait dû chercher avec difficulté, car tout son visage exprimait l'effort et la joie d'avoir trouvé.

— *Welcome... in...*

Je pénétrai sous le plafond qui était de grosses poutres basses et noircies. Sur le poêle fumait la soupe. Quatre grands chiens sortirent aussitôt de sous un lit, se jetèrent sur moi en gambadant et agitant les rideaux de leur longue queue. Elizabetha prit ma valise et s'en alla la déposer derrière une tenture.

J'étais agréée.

La maison sentait l'anis, le sucre fondu, le fromage frais, le chou, l'oignon, avec une fine odeur acide qui devait être celle du vinaigre sur le fourneau : tous les ingrédients de ces délicieux plats que sont les *kochen*, le *kase*, les *knoedl* et les *pyroski*. Sur le dressoir, le *tzumback* me mettait l'eau à la bouche : un gâteau coupé en tranches, recuit au four tiède, saupoudré de sucre pulvérisé très sec. Je lui trouvais un goût de biscotte et d'amande.

La maison comprenait une seule grande pièce et un réduit. La grande pièce servait de cuisine dans sa moitié, dans l'autre, de salle à manger et de chambre à coucher. Le lit, qui était profond, fort haut et fort large, occupait tout le fond de la maison. Les chiens, ayant apparemment élu domicile sous ce meuble, s'y réfugiaient tous après avoir inspecté ma valise et mes effets. Ils passèrent l'un après l'autre sous la frange d'un couvre-lit joliment travaillé et d'une blancheur éclatante. Aux fenêtres tombaient des rideaux de fine dentelle; ici, je découvrais une façade de Pilsen, là, un petit rien de Karlsbad et, au mur, un paysage de Prague qui élargissait soudain la pièce et y faisait entrer la Moldau et une statue du bon Venceslas. Ainsi cette maison de la plaine, de rondsins et de mortier fruste, avait l'air, comme par miracle, de se souvenir d'un pays qu'elle n'avait jamais vu. Mais je visitai dix autres maisons voisines qui lui ressemblaient. Le foyer d'Elizabetha, c'est un peu celui de tous les Sudètes.

Dans le bouleversement du départ, peu de femmes sudètes eurent le loisir de réfléchir à ce qu'il convenait d'apporter; elles choisirent souvent l'agréable avant l'utile. M. Haeckl me raconta qu'il avait bien recommandé à sa femme de ne s'encombrer d'aucun objet pesant, surtout d'aucun objet qu'ils pourraient facilement se procurer au Canada. Vers le milieu du voyage, remarquant qu'une valise était très lourde, il l'ouvrit et, sous une pile de linge plié, découvrit que madame Haeckl y avait caché son moulin à moudre le café.

Quand M. Haeckl racontait cette histoire devant sa femme, elle souriait finement de ce sourire plein de sous-entendus,

indulgent à la prétendue supériorité des hommes. Elle sortait son moulin, elle moulait devant lui du café et disait :

— Avois quand même que mon café, il a un goût de la Tchécoslovaquie.

Il n'y avait pas moyen de lui ôter cette idée.

De même qu'on n'aurait jamais pu lui faire croire qu'il fait chaud parfois au Canada. Même quand elle était en nage !

Nous nous retirâmes vers minuit, le premier soir, après avoir bien causé. Par la porte entrouverte, nous parvenait une brise à peine tiédie. Madame Haeckl déposa pourtant sur moi deux ébredons de plumes d'oie légers comme un nuage mais qui ne m'en faisaient pas moins jusqu'au menton une montagne.

Chaque fois que j'essayais de me déplacer sous cette masse de plumes, Elizabetha me la ramenait doucement sur tout le corps: On lui avait dit qu'il faisait froid au Canada. Elle était arrivée décidée à trouver un pays de neige et de banquises. Et maintenant on ne pouvait pas plus lui enlever cette idée que la certitude de boire du café de Prague quand elle l'avait d'abord moulu dans son petit moulin pendu au mur ! Pas un jour ne passait sans qu'elle se félicitât d'avoir su soustraire ses ébredons de plumes à Hitler.

Je l'entendis dire avec étonnement au milieu de la nuit :

— C'est drôle, il ne fait pourtant pas chaud, et il me semble que je suffoque.

Elle se leva de très bonne heure pour dénicher dans une cachette à elle deux ou trois jolies tasses peintes à la main.

Elle les mit sur la table et déclara :

— Filles viennent de Prague, vous allez voir que le café va être encore meilleur.

Aussitôt elle se prit à rire et ajouta :

— Ça, Haeckl ne savait pas encore que je les avais apportés.

Elle guettait en même temps du coin de l'oeil, un peu timide, un reproche qui ne vint pas. Car M. Haeckl était ému et moi de même.

Malgré la table de gros bois franc à pieds laids et mal tournés, la jolie porcelaine abandonnée, l'exil, les couraheux, la gracieuse maison abandonnée, l'exil, les couraheux essais, l'acceptation, la joie dans l'acceptation, la beauté dans l'acceptation. Elle racontait l'histoire de bien des Sudètes.

Ils sont nafs, au fond, ces gens qui font ici, sans trop montrer leur désarroi, le dur apprentissage de l'agriculture. Aucun des immigrants sudètes qui arrivaient au Canada en 1939 ne cultivait la terre en Tchécoslovaquie. Ils venaient presque tous de villes et de villages et ils étaient tous gens de métiers. M. Haeckl était mineur (Mme Haeckl, cette femme si douce, si fine, dans les assemblées publiques livrait de bonnes batailles au nazisme; elle était depuis longtemps sur la liste des suspects de la Gestapo.) M. Wagner, chez qui je passai une journée, était fonctionnaire à Braunau; sa femme Elfrieda était dans la haute couture; Panzner, voisin des Haeckl, fut serrurier; dans un autre voisin, ébéniste. Le seul groupe des Sudètes établis en Saskatchewan, à Loon Lake, à Good Soil et Bright Sand, comprend des maçons, des carreleurs, des fonctionnaires, des médecins — dont l'un pratique maintenant à North Battleford, je crois —, des artisans qui se groupèrent pendant quelque temps pour fabriquer des jouets, puis des sténographes, des vendeuses, des garde-malades.

Mais ils ne savaient pas atteler les chevaux, ils ne savaient pas traire les vaches, ni faire des clôtures, ni labourer. En outre, peu d'entre eux connaissaient l'anglais. Et ils étaient transplantés dans le grand nord de la Saskatchewan, à trente, quarante, cinquante milles du chemin de fer, si ce n'est davantage. Qu'ils aient réussi à se tirer d'affaire, la plupart, reste un témoignage de leur courage, et aussi de l'effort du Canadien National dans la réalisation de leur établissement.

Ils entraient au pays, fort heureusement, avec la garantie de 1 500 dollars pour chaque famille. Peu après l'invasion du pays sudète, M. Benès avait en effet obtenu un prêt impor-

tant du gouvernement britannique à l'usage des réfugiés refluant vers la Bohême. La misérable histoire de Munich créait en Angleterre un grand mouvement de pitié envers les Tchèques sans foyer. Les petites gens du peuple se cotisaient pour leur venir en aide. Je me souviens qu'à cette époque, j'assistai souvent à Londres à des scènes qui révélaient tout entier le caractère des bourgeois anglais. "Pauvres Tchèques !" disait un jour, dans un restaurant, une femme aux mains couvertes de bagues. Elle en arrachait deux ou trois et clamait : "Tiens, je vais vendre tout ça pour faire ma petite part. Pauvres, malheureux Tchèques !"

Quelques mois plus tard, des Allemands, établis au Canada et nourris de propagande nazie, avaient l'incroyable naïveté de croire aux promesses d'Hitler et de préparer leur retour, eux, en Allemagne. En même temps, trois cents familles tchèques, qui connaissaient, elles, la valeur de ces promesses, arrivaient au Canada. Le Canadien Pacifique en établissait la moitié à Tupper Creek sur un immense ranch de la Com-pagne, dans la vallée de la rivière à la Paix; le Canadien National s'occupait de l'installation des cent cinquante autres familles dans le nord-ouest de la Saskatchewan. Il achetait à leur intention plusieurs des terres mises en vente par les fermiers allemands des environs de Saint-Walburg, si désireux de quitter le pays. Dans leur hâte de regagner le troisième Reich, ces gens sacrifièrent leurs terres, dont plusieurs partiellement défrichées et comprenant des bâtiments en assez bon état, à des prix variant de 500 à 1 000 dollars. Les Sudètes bénéficièrent de cette déroute. Sur la somme qui leur était allouée, il fut encore possible d'acheter les machines agricoles les plus indispensables, de la graine de semence, des animaux. Mais si cette somme de 1 500 dollars par foyer suffisait à l'installation d'une petite famille, elle était loin de satisfaire aux besoins d'une famille nombreuse. D'ailleurs, les unes avaient obtenu en partage une concession défrichée, d'autres, un terrain boisé; les unes, une ferme à proximité du chemin de fer, d'autres, cent soixante acres au fond des brousses. Les

directeurs du C.N. répartirent sagement le capital qu'ils administraient; et d'après ce que j'ai vu, ils montrèrent un grand souci d'humanité. Ce n'est pas l'avis de tous les Sudètes. On vit chez eux ce qu'on voit en tout pays de colonisation. "Un tel a reçu plus que moi pour son argent. Mon voisin doit être dans la manche des C.N. Voyez, il a trois chevaux quand je n'en ai que deux !" La première récolte leur ayant été réclamée pour édifier un fonds commun, plusieurs Sudètes se crurent lésés. Malentendu qu'intensifia la difficulté de se comprendre, faute, chez les Sudètes, de connaître l'anglais.

Pourtant, à ma connaissance, aucun autre groupe d'immigrés, Doukhobors, Mennonites ou Slaves, ne bénéficia de si grands avantages dès son arrivée dans l'Ouest. Toutes les précautions furent prises pour protéger les Sudètes contre l'exploitation. Le service de colonisation les logea d'abord gratuitement dans des wagons désaffectés, réunis au bout du village de Saint-Walburg. En peu de temps, leurs maisons furent prêtes, plusieurs construites en bois, selon un plan fort économique, et d'aspect plutôt agréable. Ils reçurent des chevaux, des harnais, le fourrage pour le premier hiver, des poêles de chauffage, des meubles et une allocation de subsistance pour toute une année.

Entre-temps, M. Sinclair, chef du service de la colonisation en Saskatchewan, voyageait d'une ferme sudète à l'autre. Il travailla aux champs avec les colons, leur apprit à faire tenir un attelage, à labourer, à semer, à faucher les récoltes. Il distribua au fur et à mesure, et pour chaque groupe de familles, l'outillage agricole. Tout cela prélevé sur une somme qui en aucun cas ne devait excéder un total de 1 500 dollars. Peu de fermiers, même parmi ceux qui possédaient un capital plus élevé pour leur établissement dans l'Ouest, ont réussi à s'installer aussi confortablement en si peu de temps.

II

Ils sont loin, ces Sudètes, d'être tous devenus des agriculteurs modèles en quatre ans. Plusieurs ont quitté la terre pour se livrer dans les villes à l'exercice de leur métier. Un grand nombre de jeunes gens se sont engagés dans l'armée canadienne ou dans l'armée tchèque. Mais trop sont restés fidèles à la besogne initiale pour qu'on puisse leur faire l'injure de douter de leur bonne volonté. Ceux-là se débrouillent. Il en est qui sèment encore trop tôt; d'autres, trop tard. Il en est, comme cette jeune fermière qui, dans son zèle à extirper les mauvaises herbes, arrache les plantes du potager. Il en est qui portent leurs fréquents ennemis chez le voisin; et le voisin, d'habitude, prête secours.

La ferme sudète comprend seize, vingt, vingt-cinq acres en culture, parfois cent, rarement plus. Elle est presque toujours éloignée des marchés. Et cependant la vente de la crème et des bestiaux reste la source la plus sûre de revenus. J'ai vu bien des fermiers sudètes qui entreprenaient un voyage de quarante milles en charrette pour aller livrer un seul porc au point de chargement. Ils vendent encore un peu de luzerne, de grain, mais je doute qu'ils se fassent, la plupart, plus de vingt à vingt-cinq dollars par mois. Cependant, ils ont tous reçu leurs titres de propriété, étant désormais maîtres chez eux de faire marcher les choses comme il leur plaît.

On ne peut dire qu'ils aiment vraiment la terre, qui est dure et âpre et a de quoi les dérouter. Ce qu'ils aiment surtout, ce sont les petites choses de la ferme. Ils remplissent leur maison de chats et de chiens; ils n'en défendent pas toujours l'accès aux plus gros colleys rongés de puces; ils élèvent des oies, d'abord parce que les oies sont sociables, et encore pour être sûrs de ne pas manquer de plumes pour leurs ébredons; ils les soignent trop et les rendent malades à force de les faire manger; ils se privent parfois de lait pour en verser une soucoupe pleine à la chatte; ils donnent à toutes les bêtes, même aux poules, des noms qui correspondent à

leur tempérament et sont parfois fort bien trouvés; aux chats, Carlotta ou Mouri, aux chiens mal élevés qui n'en finissent plus de se gratter, Hitler ou Goebbels.

Ils seraient plus à l'aise, je pense, sur de petites fermes comme en Tchecoslovaquie que sur leur quart de section. Ils disent : "J'ai défriché deux acres" comme on dirait : "J'ai ouvert à moi tout seul le Témiscamingue." Ce n'est pas à eux que le gouvernement aura à recommander de réduire la production de blé. Quand ils en ont sept ou huit acres, ils se rengorgent, ils prennent des allures de gros propriétaires terriens, ils se croisent les bras et vous déclarent : "J'ai énormément de blé." Mais jamais ils ne parlent ainsi sans frémir un peu, comme s'ils venaient d'avouer : "J'ai du bonheur", et craignaient par là d'irriter les dieux.

Ils n'auront jamais l'audace des pionniers. Déboiser un petit carré pour le champ de pommes de terre leur paraît une entreprise inouïe. Ils parlent d'abattre un arbre comme d'une chose effrayante. Ils parlent de la mort de leurs animaux comme d'une calamité des plus affligantes. Je tombai chez les Haeckl en pleine tragédie. Leur vache venait de mourir. Elizabetha racontait à tout venant, à tout propos, que c'était la meilleure bête qui fût, douce, avenante, pas rieuse une miette, avec des yeux de miel, qui s'amenait d'elle-même des pâturages tous les soirs à six heures et quart exactement, qui venait jusqu'à la porte de la cuisine et même, je crois, mettait sa tête dans la porte. Cela cessa de me surprendre lorsqu'elle avoua un peu plus tard qu'elle accueillait la bête tous les soirs avec une pomme de terre chaude trempée dans du beurre. Ils avaient tellement parlé de cette vache défunte que j'en entendis parler à mon tour partout où j'allai, et dans les termes les plus déférents, les plus empreints de grave sympathie. Même à Saskatoon, dans les bureaux de la colonisation, on me dit :

— Vous ne savez pas, il est arrivé un grand malheur : la bonne vache des Haeckl est morte !

A Loon Lake, de son petit cottage où elle vivait pendant

l'été en véritable ermite, ne lisant même pas les journaux pour mieux se reposer, Mme Sinclair me confia tout de suite, dès mon arrivée :

— Vous venez de chez les Sudètes. Alors vous devez être au courant : c'est bien triste, hein, la vache des Haeckl qui est morte. Une vache si ponctuelle !

Ils sont doux, mais leur douceur a quelque chose d'étonnant, d'incompréhensible. Elle s'adresse aux bêtes, elle s'adresse aux étrangers; elle n'est pas faite pour leurs compatriotes. Entre eux, ils ne s'aiment guère. Ce qu'il y a de violent en eux, c'est contre eux qu'ils le tournent.

Ils ne viennent pas des mêmes villages, des mêmes villes, il est vrai. Ils furent élevés dans des conditions sociales fort différentes. La plupart ne se commurent que dans l'exil. Tout de même, ayant souffert les mêmes ennuis, les mêmes déchiements, on pourrait croire qu'ils devraient être contents de se trouver ensemble, libres dans un pays de liberté.

J'allais un jour d'un voisin à l'autre et mon hôte me dit :
— J'ai vous conduire, mais je n'entrerai pas; je ne m'entends pas avec mon voisin.

Pourtant un voisin dans l'Ouest est bien souvent le seul homme à qui l'on puisse parler en dehors des voyages exceptionnels. Mon hôte fit comme il avait dit. Il eut même le courage de souhaïter le bonjour à son ennemi. J'avais l'impression qu'il existait entre ces deux hommes une amitié polie, courtoise si l'on veut, une amitié de civilisés, la pire qui soit. S'ils s'étaient crié des bêtises par-dessus leur clôture comme le font les paysans ukrainiens, peut-être en seraient-ils venus à rire ensemble. Mais chacun nourrissait son inimitié dans l'ennui, dans la solitude, et en arrivait à lui donner des proportions qui n'avaient plus aucun rapport avec leurs griefs.

J'ignore ce que pouvaient être ces griefs, mais je vis chez les deux voisins sudètes la même énergie, la même politesse, la même propreté, la même industrie, et c'était bien ça qui

restait le plus navrant, car ils se montraient de toute évidence faits pour s'entendre.

Je reçus des deux familles la même hospitalité, sauf qu'en dernier lieu, la situation se compliqua du fait que je venais de chez l'ennemi. Je m'aperçus qu'on entendait me traiter comme une victime arrachée au malheur. Je n'eus pas à m'en plaindre. Les efforts de ces braves gens pour me prouver qu'ils étaient les plus hospitaliers m'émeuvent encore. C'était si enfantin, si triste, au fond.

Nous possédions peu de mots pour alimenter la conversation. La jeune femme, Elfrida, connaissait un rien de français, des termes relatifs à la couture, ce qui ne nous aidait pas beaucoup, et guère plus d'anglais. Mais entre nous, sur la table, il y avait un petit dictionnaire. Elle y pigeait des mots anglais, à mon tour j'y pigeais des mots tchèques et nous arrivions à faire des bouts de phrase. Elle voulait savoir si j'aimais le poulet, et là-dessus nous eûmes beaucoup de difficulté à nous entendre. Mais enfin le poulet eut la tête coupée et fut au four. Elfrida avait pris mes protestations de politesse pour une envie folle de manger du poulet. Entrentemps, elle eut recours au dictionnaire pour me faire part d'une recette que je lui demandais. Elle allait du poêle à la table et chaque fois, avant de toucher au livre précieux, s'es-suyait les mains avec précaution. A la fin, je réussis à lui faire comprendre que j'aimais beaucoup sa persévérance. Et elle arriva, après de pénibles recherches, à m'expliquer à peu près sa pensée, elle qui de Prague n'avait guère apporté plus que n'avait réussi à sauver Elizabetha, moins même puisque ce n'était en fin de compte que son nécessaire à couture :

— Ce que j'apprends, ça personne, au moins, peut ôter à moi.

Petite Ukraine

I

A des milliers de signes, j'ai reconnu que le souvenir de l'Ukraine vit encore dans les Prairies : un géranium ardent sur une fenêtre, un tourbillon de pas, une frénésie de sons, la folie de la danse au soir des noces déployée dans la cabane pauvre, le signe de croix trois fois répété devant l'icônostase d'une petite église, les yeux de braise d'une image de Madone dans sa chasse dorée. Une vieille femme a levé au soleil sa main ridée chargée de trois alliances, et il n'y avait que moi, l'étrangère, pour m'en étonner : c'est qu'elle avait été trois fois mariée. C'est qu'elle se plait encore aux coutumes apportées d'Ukraine.

Une voix m'accueillit dans une langue étrangère le soir de novembre où je descendis du local Edmonton-North-Battleford dans un petit village de l'Alberta. Sous les coups de vent et dans la neige d'une nuit canadienne se dessina une coupole portant sur son dos arrondi une seule étoile. Au fond de l'obscurité apparut le monastère des pères de Saint-Basile, ordre ukrainien. Mundare, village dont la population est à 80 pour cent ukrainienne; Mundare où ils sont, comme dans une citadelle avec leurs moines, leur presse, leur salle de réunion et aussi leur désunion, avec leurs palambres, leurs fêtes; Mundare où la jeunesse parle un anglais impeccable et voit tous les films de cow-boys; Mundare rappelle le souvenir de l'Ukraine et le rejette. A des milliers d'autres signes, j'ai donc compris aussi que s'éteint ce souvenir de l'Ukraine en notre pays.

Ils se sont appelés eux-mêmes, je crois, les Irlandais du continent. La politique les sépare; leurs religions achèvent leur désunion. Il n'y a pas plus d'amitié entre un Ukrainien orthodoxe et un Ukrainien catholique qu'entre un habitant